

ISABELLE BOISCLAIR, LUCIE JOUBERT ET LORI SAINT-MARTIN,
Mines de rien. Chroniques insolentes, Montréal,
Remue-ménage, 2015, 160 pages

Françoise Bouffière

Volume 9, Number 3, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78177ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouffière, F. (2015). Review of [ISABELLE BOISCLAIR, LUCIE JOUBERT ET LORI SAINT-MARTIN, *Mines de rien. Chroniques insolentes*, Montréal, Remue-ménage, 2015, 160 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 30–30.

ROMAN SANS AVENTURE

suite de la page 29

Certains romans de l'échantillon ont par ailleurs obtenu un succès international plus important que ce que laisse entendre Daunais. C'est vrai même pour *Tente arpens*, nous a appris Jacqueline Gérols dans un livre pionnier consacré à la réception du roman québécois en France²; et cela vaut aussi pour *Bonheur d'occasion* et pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. D'autres romans non retenus, dont *Agaguk* d'Yves Thériault et *Kamouraska* d'Anne Hébert, ont joui également d'une reconnaissance internationale en tant que «romans d'aventures» justement, et que l'auteure n'a pas retenus sans doute parce qu'ils ne confortent guère sa thèse; bref, on peut se demander quelle est la portée (générale ou particulière?) d'une interprétation qui ne semble valoir que pour une partie assez restreinte de la production romanesque québécoise;

– enfin, la réalité sociale qui sert de toile de fond à la production romanesque et de fondement à la théorie de l'idylle est-elle aussi

2 Jacqueline Gerols, *Le roman québécois en France*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984.

ISABELLE BOISCLAIR, LUCIE JOUBERT ET LORI SAINT-MARTIN
MINES DE RIEN. CHRONIQUES INSOLENTES
 Montréal, Remue-ménage, 2015, 160 pages

Voilà un petit livre comme je les aime. On peut le tenir dans la main; l'ouvrir n'importe où; aller d'un texte à l'autre dans l'ordre qui nous plaît, tout en se délectant du mordant de ces auteures-professeures de littérature à la verve pétillante, dérangeante et pleine d'humour. Isabelle Boisclair (Université de Sherbrooke), Lucie Joubert (Université d'Ottawa) et Lori Saint-Martin (UQAM) y débusquent un sexisme ordinaire, si ordinaire qu'on ne le voit plus puisqu'il fait partie de la culture ambiante (nord-américain, on s'entend!), un sexisme qui se cache à merveille dans les recoins.

J'ai eu pourtant quelques réticences à aborder ce collectif féministe, une certaine peur de m'ennuyer, car les baby-boomers de mon espèce ont déjà entendu la chanson. Je pariais, sans me tromper, qu'à coup sûr, on y parle du choix du rose pour la couette ou la robe des petites filles, des talons aiguilles, du maquillage, de la publicité, des magazines féminins comme de tout ce qu'on a dit, écrit, décrié et crié à juste titre contre la domination des hommes sur les femmes. Nous n'en sommes plus là, me disais-je. C'est vrai; sauf que le regard affûté des chroniqueuses va plus loin avec un art de traquer les manifestations du sexisme dans les petits détails du quotidien, histoire de nous faire réfléchir entre autres au langage qui véhicule la misogynie ou du moins l'inégalité, à la formation des enfants et des intellectuelles, à la consommation *genrée* et à la publicité qui l'accompagne.

C'est dans la démonstration que ces trois intellectuelles excellent particulièrement en nous montrant ce qu'on ne voit pas et qui pourtant crève les yeux. Lori Saint-Martin, par exemple, nous fait voir une affiche de la Semaine d'actions contre le racisme où seize personnes d'origine ethnique diverse montrent l'autre du doigt. Puis, elle écrit:

«Sous le charme de cette affiche colorée et efficace, intelligente et non dénuée d'humour, on pourrait mettre du temps à remarquer une absence pourtant criante: les seize personnages, sans exception, étaient des hommes.» Et de poser cette question tout en y répondant: «[...] les femmes n'auraient donc que des problèmes de femmes et pas des problèmes humains, comme le racisme? Elles demeurent particulières, pendant que les hommes sont universels? Voyons donc!» (p. 12) N'avons-nous pas effectivement tendance à penser tout groupe social au masculin sans tenir compte de la présence réelle de femme dans ces groupes, avec, comme le souligne la chroniqueuse, le danger bien calculé que moins on montre les femmes moins elles s'engagent dans ces groupes?

Sous le titre «La nouvelle pitoune, même vieille poutine...», Lucie Joubert s'attriste d'assister au retour de la rivalité entre filles, voulant chacune être mieux que la fille d'à côté, «cette compétition sournoise qui prend sa source, encore et toujours, dans leur manque d'estime de soi et dans leur vulnérabilité dans ce qu'elles perçoivent comme la nécessité de se conformer aux diktats de la beauté» (p. 100). Je vous avais bien dit qu'on finirait par parler de publicité! Lucie Joubert va plus loin en parlant

tranquille et «immobile» que l'affirme Daunais? Rien n'est moins sûr. Bien entendu le Québec n'a pas connu d'équivalent aux révolutions française, américaine, russe, mais il a vécu sa part de conflits: la Conquête, les Événements de 1837-1838, la rébellion et la répression des Métis de l'Ouest et de Louis Riel, les crises de la conscription, les luttes syndicales et politiques sous Duplessis, la Révolution tranquille, l'émergence du néonationalisme, les deux référendums, le Printemps érable et j'en passe. Ce ne sont pas des réalités qui ont bouleversé l'échiquier mondial, mais qui témoignent d'une effervescence réelle qui contredit la représentation idéaliste d'une histoire proposée ici comme une idylle. Projeté sur cette scène sociale remplie de contradictions et de conflits, le roman québécois appellerait une tout autre interprétation qui accorderait davantage d'importance à l'aventure, y compris entendue au sens où la définit Isabelle Daunais. Cela suppose cependant de quitter le ciel de la théorie et d'arriver dans un monde qui est tout sauf figé et immobile. ❖



«de séduction formatée, codifiée» avec cette idée toujours présente chez les filles de plaire, séduire à tout prix pour tout simplement exister, lui semble-t-il.

J'avoue avoir un faible pour les textes d'Isabelle Boisclair. Notamment pour celui intitulé: «Aimez-vous! C'est un ordre!» L'auteure s'en prend à un essai d'Élisa Brune, *La révolution du plaisir féminin: sexualité et orgasme*. Il y a de quoi rire et de quoi pleurer. Amusez-vous avec cette injonction qu'on assène aux femmes avec la pratique de la *mindful masturbation* et dites-le en anglais pendant que vous y êtes, ça fait tellement plus d'effets!

J'aime bien aussi «Les nœuds de la prostitution». Préconisez-vous l'abolition de la prostitution ou sa dépénalisation? Les féministes sont partagées. Il y a de quoi. Isabelle Boisclair a le mérite d'essayer de nommer les nœuds faute de pouvoir les défaire (capitalisme qui régit les échanges, prostitution ancrée dans le territoire de la sexualité longtemps encadré par la morale et échanges qui se déroulent en régime patriarcal, donc dans un rapport de dominant dominé.)

Dans «Un écrivain, une écrivaine», c'est à l'émission *Tout le monde en parle* que la chroniqueuse s'en prend. La façon dont y a été traitée Nelly Arcan est odieuse et l'émission de Guy Lepage en prend pour son rhume!

Heureusement, pour nous consoler de la misogynie à couenne dure, il y a ces féministes de la quatrième génération dont nous parle Louise Joubert qui se réjouit de certains ferveurs féministes chez ses étudiantes: «Elles sont arrivées, enfin! Des filles radicales, qui ne se satisfont pas du statu quo et qui, youpi, prennent la relève, ruent dans les brancards, grondent et façonnent la quatrième vague du féminisme!» (p. 139) Ces femmes «au féminisme serein» réagissent dans l'instant et interviennent de façon pratique pour changer ce qui cloche dans le quotidien. Parviendront-elles à changer nos discours, nos visions, nos publicités, notre regard? À quand une réelle et saine mixité ancrée dans une posture d'égalité et de solidarité?

Offrons donc à la génération montante, fille ou garçon, ce livre subversif. Offrons-le à tous ceux qui comme moi se contentent facilement des acquis de leur génération. L'écriture au vitriol ne manquera pas de nous décaper!

Françoise Bouffière
 Orthophoniste